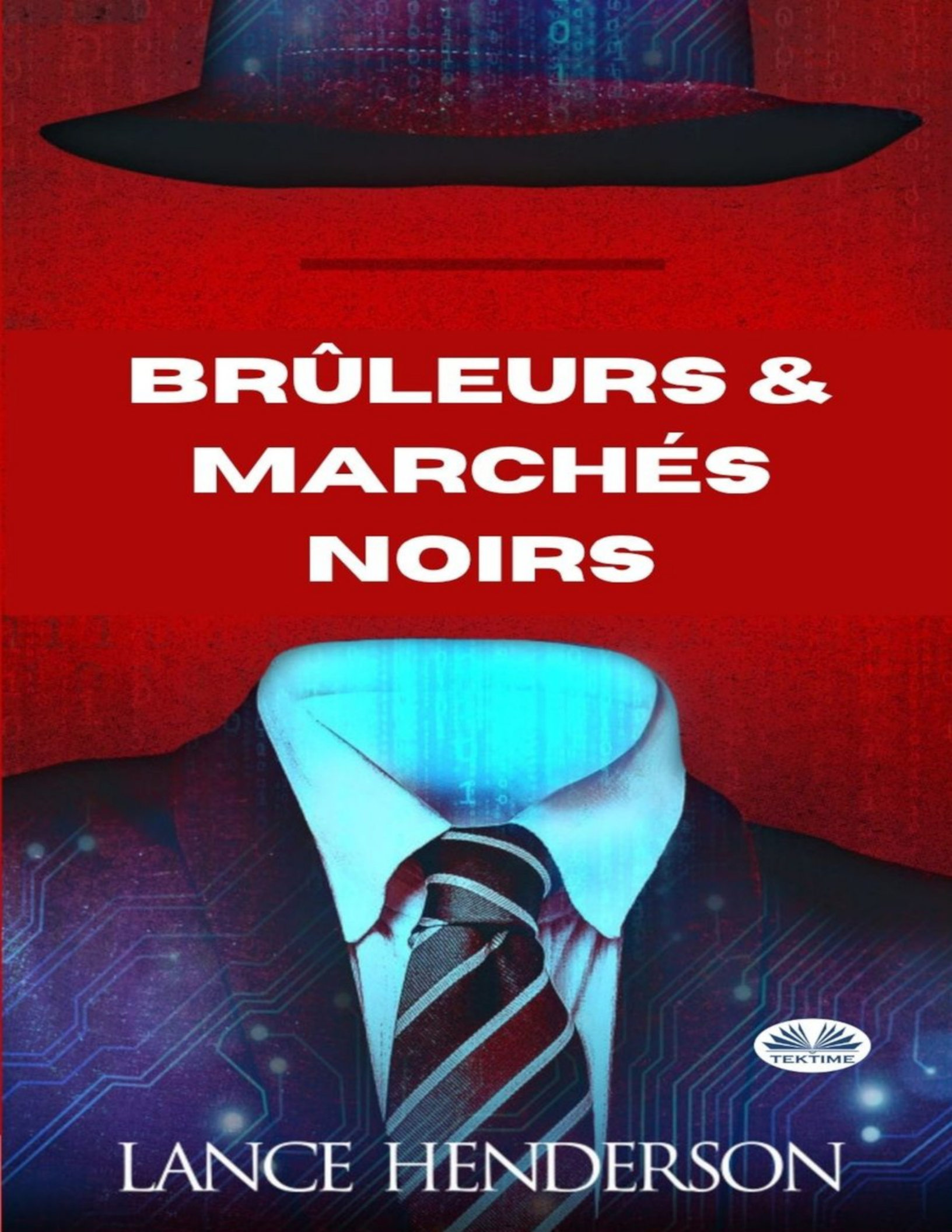

BRÛLEURS &
MARCHÉS
NOIRS
TEKTIME
LANCE HENDERSON

Brûleurs et Marchés noirs

Lance Henderson

Copyright © 2018 Lance Henderson

Tous droits réservés.

Traduit par Ezeifekwuaba Tochukwu Benedict

❀ Réalisé avec Vellum

TABLE DES MATIÈRES

Préface

1. La sécurité opérationnelle des téléphones portables (Cell OpSec) et les autorités
2. Les 10 meilleurs téléphones pour préserver votre anonymat
3. Les 20 meilleures applications « fantômes » pour déjouer la surveillance de la NSA
4. Tor et les téléphones mobiles
5. Les marchés noirs sur le Dark Web
6. La sécurité opérationnelle sur téléphone portable et les pouvoirs en place

Comment l'IRS surveille, selon l'auteur

Le chiffrement et Google

7. Les 10 meilleurs téléphones pour préserver son anonymat
8. 20 applications « fantômes » pour smartphones
9. Tor et les téléphones portables
10. Les marchés noirs du Deep Web

PRÉFACE

Préface : Comment ne pas devenir un fantôme dans la machine

L'enfer n'a pas de colère comparable à celle d'une femme blessée.

Enfin… « blessée » n'est peut-être pas le mot le plus juste, puisque c'est moi-même qui ai invité les agents de la Sécurité intérieure à entrer chez moi.

« Entrez donc, vous êtes les bienvenus », leur ai-je lancé.

Ils sont entrés comme des vampires. Les suivre à l'intérieur m'a donné une étrange sensation de malaise, comme si cette journée marquait une sorte d'initiation.

L'une d'eux, une femme, fredonnait doucement en entrant. Une mélodie lugubre, digne d'un condamné à mort. Si ma mémoire est bonne, elle semblait tout droit sortie de Les Évadés (The Shawshank Redemption).

Pour être honnête, aucun des deux ne ressemblait à Mulder ou Scully, comme je l'avais imaginé. Je n'ai d'ailleurs aperçu aucune arme. En revanche, ils avaient parfaitement l'allure d'agents fédéraux.

Tous deux parlaient avec un professionnalisme irréprochable. Costume impeccable, visage fermé, impassible comme les statues monumentales de l'île de Pâques, sans la moindre trace d'humour ou de chaleur humaine.

Quant à l'agent masculin, il avait exactement l'allure du tueur à gages froid et méthodique : Alberto « The Shadow », dans Scarface.

Ce genre d'homme à qui l'on évite instinctivement de tourner le dos.

Voici une traduction naturelle et fluide, qui conserve le ton humoristique et narratif de l'original.

Pourtant, me voilà, à peine une fraction de seconde après les avoir fait entrer, en train d'envisager de leur demander de repartir. Mais il était déjà trop tard.

Le plus troublant, c'était l'odeur qui m'avait effleuré les narines lorsqu'ils étaient passés devant moi. Une odeur de mort… ou peut-être simplement celle laissée par le dernier type qui avait eu la mauvaise idée de leur demander de sortir avant la fin de leur visite.

En leur servant un verre, une question me traversa l'esprit : étaient-ils vraiment des agents fédéraux ? Impossible d'en être certain. J'aurais sans doute dû leur demander de me montrer leur carte professionnelle, mais j'étais encore complètement décalé par mon retour de Rio.

Il ne restait plus que deux jours avant Mardi Gras. En rentrant de l'aéroport de La Nouvelle-Orléans, j'avais foncé chez moi avec une seule idée en tête : dormir quelques heures avant de retrouver mon frère chez notre mère. Nous devions peindre en vitesse un char du défilé d'Endymion. Sauf que, cette fois, j'allais arriver en retard. Très en retard.

À bien y réfléchir, c'était presque inévitable. Mon frère Stephen et moi étions de véritables spécialistes du retard. Nous avions pratiquement un doctorat en procrastination.

Comme toujours, nous avions attendu la toute dernière minute pour accomplir la mission que notre mère nous avait confiée : peindre le char d'Endymion rapidement, proprement, avec un résultat spectaculaire, comme s'il sortait tout droit de l'univers de Willy Wonka.

Le problème, c'est que lorsqu'il s'agissait de travailler vite et avec précision, nous étions les deux derniers qu'il fallait choisir. C'était un peu comme demander aux Marx Brothers de réaliser en urgence une copie parfaite de la Mona Lisa.

Moi, je me débrouillais plutôt bien avec un pinceau. Mon frère, en revanche, ressemblait davantage à Groucho Marx : il peignait d'une main pendant que l'autre tenait invariablement un joint.

Son véritable talent n'était pas la peinture, mais l'art de se débrouiller. Il savait tirer profit de tout… et de tout le monde.

Même de moi.

Il me donnait souvent une liste d'endroits où ses copains l'attendaient le long de Veterans Boulevard, près de La Nouvelle-Orléans. Malgré le nom de l'avenue, aucun d'eux n'était réellement un ancien combattant, même s'ils en avaient parfois l'allure.

Notre mission était simple : lorsque notre char passerait devant eux, nous devions les couvrir des plus beaux colliers de perles et leur lancer les meilleurs cadeaux du défilé.

Mais connaissant mon frère, je savais déjà comment l'histoire finirait. Il irait fanfaronner pendant des heures au bar Igor's, racontant à qui voulait l'entendre que tout le mérite lui revenait. Il s'attribuerait tous les compliments… et moi, je n'existerais même pas dans son récit.

Stephen n'avait jamais été du genre à reconnaître le travail des autres. À vrai dire, il ne partageait le mérite avec personne… sauf quand il avait des ennuis avec la police.

Déjà en sixième, je lui répétais sans cesse d'arrêter de se vanter dans la cour de récréation. Mais il ne m'écoutait jamais. Je le mettais pourtant en garde : un jour ou l'autre, quelqu'un finirait par ne plus avaler ses histoires et lui ferait payer toutes ses fanfaronnades.

Et ce jour arriva, au beau milieu d'un mois d'août étouffant — nous étions encore au collège, si je me souviens bien.

Mon frère avait attiré l'attention de la police locale après qu'un garçon couvert de taches de rousseur eut raconté à toute la cour qu'il prétendait posséder, dans un simple cabanon, toutes les armes automatiques imaginables. Il allait même jusqu'à affirmer — et je vous assure que je n'invente rien — qu'il cachait une bombe nucléaire portative, tout droit sortie de l'univers de Fallout.

Évidemment, la plupart des garçons l'avaient cru sur parole. Mais l'un de ceux qu'il passait son temps à ridiculiser finit par le dénoncer.

Quelle surprise…

La suite fut rapide. Le directeur de notre école, aussi strict qu'un vieux puritain, le convoqua immédiatement et fit venir la police. Lorsque les agents arrivèrent, ils lui passèrent les menottes comme

s'il avait commis le pire des délits, ou comme s'il avait passé la journée à pincer les fesses de toutes les filles de la cour.

J'étais assis en cours de mathématiques chez Mme Needles, marmonnant dans ma barbe et tremblant comme si j'étais le prochain sur leur liste. Avais-je bien entendu les mots « mandat de perquisition » ? Et puis il y avait cette étrange odeur qui semblait suivre l'une des policières partout où elle passait. Du parfum ? Non… Ça sentait le requin mort.

Pour être honnête, ce qui m'inquiétait le plus, c'était ma cachette secrète. J'étais persuadé qu'ils allaient mettre la main sur ma collection de magazines pour adultes et m'enlever Suzanne Somers pour toujours.

J'étais convaincu que quelqu'un allait y laisser sa peau… ou, plus exactement, que mes fesses allaient s'en souvenir. Si ce n'était pas mon père qui me donnait une correction, ce serait sûrement cette policière au regard de prédateur, avec sa moustache si fine qu'on la distinguait à peine. Son nom ressemblait étrangement au mot « thresher » — le requin-renard —, ce qui, à mes yeux, lui allait à merveille.

Mais mon frère ne dénonça personne.

Il fut suspendu de l'école, mon père entra dans une colère noire, mais Stephen ne parla pas.

Finalement, mon père réussit à faire jouer ses relations et lui évita la prison.

Le veinard…

Retour au présent.

Me voilà dans mon salon, face à cette même policière qui, dans mes souvenirs, ressemblait déjà à un requin. Ses yeux, sombres et brillants, avaient la couleur du pétrole brut. À ce stade de sa carrière, je me disais qu'elle avait sûrement dévoré quelques dinosaures, écrasé bien des adversaires pour gravir les échelons… et la voilà maintenant qui me fixait comme un chaton tout juste né qu'on s'apprête à jeter sur un gril.

« Entrez donc, vous êtes les bienvenus… »

Quelle brillante idée.

Mon frère avait encore des ennuis.

Et cette fois, il était plongé jusqu'au cou dans un océan de problèmes.

Il semblait que Stephen s'était amusé à prendre pour cible des sites cachés accessibles uniquement via Tor, disséminés aux quatre coins du Darknet. Comme à son habitude, il enchaînait les plaisanteries douteuses… jusqu'au jour où il est allé beaucoup trop loin.

Si ces deux agents étaient venus jusqu'à chez moi, c'était parce que Stephen ne savait tout simplement jamais s'arrêter avant la blague de trop.

Il avait affirmé à deux agents infiltrés qu'il possédait un bunker souterrain rempli de personnes en situation irrégulière, qu'il revendait comme esclaves sexuelles pour mille dollars pièce.

« Un petit business d'appoint », avait-il osé appeler ça.

Moi, je savais parfaitement qu'il s'agissait d'une plaisanterie de très mauvais goût.

Eux, en revanche, n'en avaient aucun moyen.

Et comment auraient-ils pu le deviner ?

Le plus ironique dans toute cette histoire, c'est que le requin dont je l'avais toujours mis en garde avait fini par revenir… mais c'était moi qu'il mordait.

Quelle ironie.

Lui avoir appris à utiliser Tor alors qu'il ne comprenait absolument pas les dangers représentés par Google et les autres géants des réseaux sociaux fut, de ma part, une erreur monumentale. Une faute d'une ampleur presque biblique.

Une erreur dont je n'étais pas certain de pouvoir un jour me relever.

Avec le recul, c'était un peu comme confier l'Anneau de Pouvoir de Frodon à l'un de ces casse-cou des marais de Louisiane qui, pour quelques dollars de plus, mettent volontairement leur tête dans la gueule d'un alligator devant les touristes.

Ah, et pour couronner le tout, il avait utilisé son téléphone portable.

Une idée de génie, n'est-ce pas ?

Autant dire qu'il n'avait pas été difficile de retrouver cet idiot. Google leur avait servi sur un plateau tous les indices nécessaires pour reconstituer le puzzle. Et maintenant, ils étaient chez moi, prêts à me faire payer les conséquences de ses bêtises. La seule inconnue, c'était de quel côté ils allaient me tomber dessus.

Je les conduisis donc jusqu'à la cuisine, avec l'impression d'avancer vers l'abattoir… où mes propres couteaux serviraient à me découper.

Par politesse, je leur proposai une bière, un Coca, un steak… À vrai dire, j'étais même prêt à leur offrir un Twinkie vieux de trois mois.

Ils refusèrent tout.

Je poussai un léger soupir, m'installai à califourchon sur un tabouret de bar et les invitai à faire de même.

Nouveau refus.

Ces gens-là ne semblaient pouvoir être achetés, soudoyés ou embobinés… à aucun prix.

— Cela ne prendra pas longtemps, déclara l'agent.

Une phrase que tous les agents semblent apprendre par cœur. D'ailleurs, même le recenseur venu l'année précédente m'avait sorti exactement la même. Résultat : cela avait duré une éternité.

Puis il prononça les mots qui me glacèrent le sang.

— Nous prenons très au sérieux toute menace contre cette nation, Lance. Votre frère a proféré des menaces particulièrement graves, dit l'agent, le plus grand des deux, en croisant ses bras massifs. Il est actuellement en détention. Mais le fait qu'il y reste… ou non… dépend de vous. Et de ce que vous allez nous dire, ici et maintenant.

En détention ?

Je n'en crus pas un mot.

— Vraiment ? Racontez-moi donc, répondis-je en croisant mes bras maigrelets.

— Nous aimerions voir votre téléphone.

Mon cœur s'arrêta net. Je sentis tout le sang quitter mon visage. En une fraction de seconde, le monde sembla perdre toutes ses couleurs.

— Tout de suite, ajouta l'agente d'un ton ferme.

C'est à ce moment-là que je leur demandai enfin leur carte professionnelle.

Ils me la montrèrent.

Mais il était déjà trop tard.

Ils étaient entrés… et, comme on dit, ils avaient désormais un pied dans la place.

— Les réseaux de prostitution sont passibles de lourdes peines de prison, commença l'agent. Il en va de même pour les menaces proférées contre des représentants des forces de l'ordre fédérales… sans oublier le fait de déverser du fumier devant les bureaux de notre service.

Tout en parlant, il promena lentement son regard dans la cuisine et fit glisser sa main sur le plan de travail en granit.

— La confiscation des biens est devenue une industrie très rentable de nos jours.

Il tapota le granit du bout des doigts.

Sans blague…, pensai-je.

Je savais depuis longtemps que les saisies d'avoirs pratiquées par les autorités — notamment dans les affaires liées aux stupéfiants — rapportaient des sommes considérables à l'État. J'avais connu des types, aussi bien au Canada qu'aux États-Unis, qui avaient perdu leur maison et leurs terrains pour avoir cultivé quelques plants de cannabis dans leur sous-sol.

Avec ces agences-là, je savais qu'il ne fallait jamais prendre les choses à la légère.

Je savais aussi qu'il ne fallait jamais répondre à leurs questions sans la présence d'un avocat.

Le problème…

C'était que je les avais déjà laissés entrer.

Et, comme des vampires fidèles à la légende, ils ne semblaient pas avoir la moindre intention de repartir sans obtenir ce pour quoi ils étaient venus.

Pourquoi fallait-il que cela m'arrive à moi ?

La voix tremblante, je tentai de protester.

Mais au lieu du rugissement que j'aurais voulu pousser, il ne sortit de ma bouche qu'un faible miaulement.

Celui d'un chat qu'on emmène chez le vétérinaire.

— Je ne vous donnerai pas mon téléphone, lançai-je d'une voix aiguë. Je me moque bien de l'histoire farfelue que mon idiot de frère a pu vous raconter.

— Pardon ? demanda l'agente.

Elle laissa échapper un petit rire. Un rire étrange, grinçant, qui me fit penser au bruit d'un chat mastiquant une souris encore molle… ou à un tube de dentifrice qu'on écrase jusqu'à la dernière goutte.

— Vous ne pouvez pas gagner contre le gouvernement fédéral. Donnez-le-nous.

— Donner quoi ?

— VOTRE TÉLÉPHONE.

— Ah… ça. Eh bien… non.

— Non ? Et pourquoi donc ? demanda la « dame-requin » avec un sourire en coin.

Je pointai un doigt vers elle et haussai le ton.

— Soit vous m'arrêtez officiellement, soit vous quittez cette maison ! Je ne me laisserai pas intimider par deux brutes fédérales sans mandat. Mon téléphone est chiffré, de toute façon, vous n'en tirerez rien. En revanche, j'ai un téléphone fixe et un avocat sous contrat. Alors laissez-moi l'appeler et enregistrer la suite de cette conversation.

Les deux agents échangèrent un regard.

— Nous reviendrons, déclara finalement l'homme.

Lorsqu'ils franchirent la porte, j'entendis la serrure se refermer avec un claquement sec, comme la porte d'une cellule de prison.

À cet instant, une idée me traversa l'esprit : mon téléphone était peut-être sur le point de devenir… ma propre prison.

Venais-je de clouer le dernier clou de mon cercueil ?

Fou de rage, je sautai dans ma voiture et filai chez mon frère à toute vitesse. Je manquai même de renverser un chien occupé à lever la patte contre une borne d'incendie, sans même ralentir pour vérifier ce qui s'était passé.

J’étais furieux.

Non… bien au-delà de la colère.

Je n’avais aucune idée de ce que l’agent reviendrait faire : avec un mandat dans une main et une corde dans l’autre, peut-être. Mais il était hors de question que je finisse pendu sans savoir quelle absurdité Stephen avait encore inventée pour attirer une telle tempête sur nous.

Je le trouvai garé devant sa vieille maison lugubre, installé dans ce pick-up rouge vif que je détestais depuis des années. Les enceintes crachaient Back in Black d’AC/DC à plein volume.

Lui, tranquillement, faisait tourner sa moustache entre ses doigts, comme si rien au monde ne pouvait l’inquiéter.

Ni son sort.

Ni le mien.

Tout lui ressemblait.

J’avais envie de lui en coller une.

Une vraie.

En plein derrière la tête.

Puis, en jetant un œil à l’intérieur de son véhicule, je me figeai.

Facebook trônait en évidence sur son écran.

Et ce n’était pas le pire.

Twitter, Google+, Skype, Viber et WhatsApp étaient également ouverts… tandis que Tor fonctionnait discrètement en arrière-plan.

À cet instant, je compris que le véritable danger ne venait pas seulement de ce qu’il avait dit…

Il venait surtout de tout ce qu’il avait laissé ouvert.

Tor !

Bon Dieu tout-puissant…

Je serrai les dents et lui hurlai à l’oreille :

— IMBÉCILE !

Sous l’effet de la surprise, son téléphone lui échappa des mains et tomba directement dans son verre de Bud Light, juste sous les dés en peluche rose suspendus au rétroviseur.

— Espèce de connard ! hurla-t-il, avec toute la délicatesse dont seuls deux frères sont capables.

Il repêcha son téléphone, l'essuya rapidement… Heureusement pour lui, il était étanche.

Grand, dégingandé et mal rasé, il ressemblait au pilote d'autogire maigrelet de Mad Max 2 (The Road Warrior), ce type convaincu que les richesses devaient être partagées… à condition qu'elles appartiennent aux autres.

— Deux types sont venus me faire chier aujourd'hui…, marmonna-t-il.

— Chez moi aussi… à cause de toi, répondis-je. Ils parlaient de menaces. Et… d'un camion de fumier déversé devant un bâtiment fédéral ?

Il poussa un long soupir, lâcha un énorme rot, marmonna quelques jurons, puis je finis par lui arracher toute l'histoire.

Oui, il avait bien proféré des menaces en utilisant Tor.

Et oui, il était allé encore plus loin.

Il avait commandé un camion-benne rempli de fumier pour aller déverser une montagne de crottin devant les bureaux du FBI et du Département de la Sécurité intérieure.

Le tout payé…

Avec une carte bancaire.

Ma carte bancaire.

Il la sortit tranquillement de son portefeuille avant de me la lancer au visage comme un frisbee.

Puis il prononça probablement la phrase la plus stupide que j'aie jamais entendue.

— Tor n'a pas marché avec ta carte. T'as oublié de payer quelque chose ou quoi ?

À cet instant…

Je vis rouge.

Je l'attrapai sans ménagement par le bras et le traînai de force jusque dans la maison. Il se débattait, donnait des coups de pied, criait à pleins poumons, tandis que je déversais sur lui tout le répertoire d'insultes que je connaissais.

Il se tortillait dans tous les sens, comme l'espadon que nous avions remonté un jour dans le golfe du Mexique : des bras et des jambes qui s'agitaient dans tous les sens, des coups portés au

hasard, de la sueur, des cris… le spectacle d'un homme complètement hors de contrôle.

Lorsque nous nous fûmes enfin calmés, je pris le temps d'observer son salon.

L'endroit était sans dessus dessous… encore plus que d'habitude.

Des canettes de bière vides s'empilaient un peu partout. Et, au milieu du désordre, un espace vide attira immédiatement mon attention : l'endroit où son ordinateur se trouvait autrefois.

Inutile de chercher longtemps pour deviner qui l'avait emporté.

Le FBI était déjà passé. Manifestement, cela ne leur avait pas suffi. Le Département de la Sécurité intérieure avait décidé, lui aussi, de venir se servir. Une nouvelle proie à se mettre sous la dent.

En réalité, deux.

Lorsque je le questionnai à ce sujet, il m'expliqua que les agents de la Sécurité intérieure avaient emporté l'ordinateur alors qu'il était encore allumé, en utilisant une alimentation électrique portable pour éviter qu'il ne s'éteigne.

Moi, je savais très bien pourquoi on procédait ainsi.

Lui ?

Pas le moins du monde.

Il tenta de se lever, mais je le repoussai aussitôt sur le canapé.

— Tu restes assis là ! Et tu ne bouges pas d'un centimètre tant que je n'ai pas terminé !

Je recommençai alors à lui répéter tout ce que je lui avais expliqué la semaine précédente, principalement les règles élémentaires de sécurité opérationnelle. Je lui rappelai, une fois de plus, que s'il persistait à ne rien écouter, je récupérerais la maison de notre mère sans hésiter une seule seconde.

Le voir humilié et inquiet ne suffisait plus.

Son ego avait déjà pris un sérieux coup.

À ce stade, il lui aurait presque fallu une greffe de cerveau.

Il leva les mains en signe de reddition avant de marmonner :

— Toi, t'es doué avec tous ces trucs de Tor et de l'anonymat. Moi, pas du tout ! Et puis tu parles tellement vite… Comment tu veux que je suive tout ce charabia technique ?

Il n'avait pas tout à fait tort.

J’avais toujours parlé beaucoup trop vite. Déjà en sixième, c’était comme ça. Certains jours, j’avais presque l’impression de voir mes mots lui passer littéralement au-dessus de la tête. Si l’on avait braqué une lampe de poche dans une de ses oreilles, je suis persuadé qu’on aurait vu la lumière ressortir par ses yeux.

Cette fois, je décidai donc de ralentir.

Très lentement.

À la vitesse d’une tortue.

J’accompagnais chacun de mes mots de grands gestes, comme un pianiste italien s’apprêtant à donner le concert de sa vie.

— Écoute, commençai-je. Si tu tiens absolument à jouer les Sphinx et à faire des blagues aux agences fédérales, la moindre des choses serait au moins d’assumer tes bêtises sous ton propre nom… et avec un minimum de compétence. C’est franchement humiliant de voir mon nom mêlé à tout ça. Pourquoi as-tu utilisé ma carte bancaire ? Pourquoi m’avoir entraîné dans cette histoire ?

En réponse…

Rien d’autre qu’une avalanche d’excuses aussi pitoyables les unes que les autres.

Je pris alors une voix grave, calme, presque clinique, comme celle d’un neurochirurgien annonçant un diagnostic sans espoir.

J’aurais volontiers voulu lui graver les règles les plus élémentaires de la sécurité opérationnelle au fer rouge pour être certain qu’il ne les oublierait jamais. Mais connaissant Stephen, il aurait probablement trouvé le moyen de les oublier malgré tout.

Je compris alors qu’il fallait repartir de zéro.

Lui expliquer les bases.

Le pourquoi.

Le comment.

Les principes.

Les conséquences.

Bref, tout ce qu’il devait comprendre sur les téléphones portables, l’anonymat et la sécurité numérique.

Pourquoi certaines pratiques étaient indispensables.

Pourquoi d’autres étaient à proscrire.

Et surtout…

Ce qui arrivait lorsqu'on décidait d'ignorer toutes ces règles.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que ceux qui pensent que les petits détails n'ont aucune importance, du moment que leur téléphone s'allume encore, finissent toujours par se brûler les doigts.

Puis un beau jour, un agent débarque avec son insigne, sa grosse voix et son air parfaitement cordial. Il commence par une petite menace, puis une autre, puis une troisième, le tout sous couvert d'une simple « visite de routine ».

À ce stade, autant se passer les menottes soi-même.

Le problème, c'est qu'on ne voit jamais le piège dans son ensemble.

On ne remarque pas les fils qui se resserrent peu à peu.

Et l'on finit comme Gulliver chez les Lilliputiens : immobilisé par une multitude de liens minuscules, si nombreux et si discrets qu'on ne les avait même jamais remarqués.

Je lui parlai des géants du numérique.

Google.

Twitter.

Facebook.

Je lui expliquai que, selon moi, ces entreprises se comportaient comme de véritables chasseurs de sorcières des temps modernes, collaborant volontiers avec les forces de l'ordre pour faire appliquer une infinité de lois dont la plupart des gens ignoraient jusqu'à l'existence… mais qui rapportaient des millions chaque année.

Puis je me lançai dans une longue explication sur le chiffrement.

Je lui expliquai que les meilleurs systèmes de sécurité étaient précisément ceux auxquels on ne pensait jamais. Ceux qui fonctionnaient automatiquement, discrètement, en arrière-plan.

Je lui dis qu'en matière de sécurité, il se comportait comme un paresseux… ou pire, comme un clown.

Et qu'un jour ou l'autre, quelqu'un finirait par lancer une grenade au milieu de son numéro de cirque. Le résultat ferait la une des journaux, avec de jolies photos en couleur de toute sa vie privée étalée au grand jour.

Je lui expliquai que certaines formes de chiffrement étaient déjà présentes dans son quotidien.

Les connexions HTTPS lorsqu'il naviguait sur Internet.

Le chiffrement des communications entre son téléphone portable et l'antenne-relais de son opérateur pendant ses appels.

Si ces technologies étaient si efficaces, lui dis-je, c'était justement parce qu'elles accomplissaient leur travail sans attirer l'attention.

— Chiffre tout, répétai-je.

Je lui martelai cette idée encore et encore, surtout concernant son téléphone portable, qu'il ait quelque chose à cacher ou non.

— Le chiffrement devrait être actif en permanence, fonctionner silencieusement en arrière-plan, sans que tu aies besoin d'appuyer sur un bouton.

— Pourquoi ? demanda-t-il une nouvelle fois.

— Parce que si tu n'actives le chiffrement qu'au moment où tu veux protéger quelque chose d'important, tu envoies exactement le mauvais message. C'est comme déclencher une alarme incendie pour annoncer à tout le monde : « C'est ici que se trouvent les choses de valeur. »

Nous avons ensuite parlé de Tor et de son cousin, Freenet.

Je lui expliquai que ces outils étaient notamment utilisés par des dissidents chinois pour contourner la censure. Mais justement, lorsque pratiquement tous les dissidents utilisent les mêmes logiciels, cela finit par poser un problème.

Si l'utilisation d'un outil devient, à elle seule, un signe distinctif, les autorités n'ont plus qu'à repérer ceux qui s'en servent pour les identifier un à un.

C'est exactement le genre de mécanisme qui permet de remonter jusqu'à quelqu'un à partir d'un seul indice.

Dans son cas…

Le FBI avait bénéficié d'un petit coup de pouce.

Grâce à ma carte bancaire.

Puis je lui expliquai qu'à l'inverse…

Le raisonnement fonctionnait tout aussi bien dans l'autre sens.

— Si tout le monde utilisait le chiffrement pour tout, partout, alors il ne serait plus un signal d'alarme indiquant où envoyer les pompiers. Il deviendrait tout simplement impossible de distinguer celui qui discute de la dernière conquête de Leonardo DiCaprio de celui qui prépare une révolution. Chiffre tout ce que tu fais, même les choses les plus banales, et sans même t'en rendre compte, tu contribueras peut-être à protéger des gens à l'autre bout du monde.

Il me regarda avec un air complètement perdu, comme si le chiffrement n'avait absolument aucun rapport ni avec un téléphone portable… ni avec Tor.

Je secouai la tête.

— Si tu avais été un peu plus attentif en cours, dès la sixième, tu aurais appris ce que l'Histoire nous enseigne sur les appareils de répression comme la Gestapo de l'Allemagne nazie ou le KGB de l'Union soviétique. Tu aurais compris qu'il faut toujours garder un esprit critique face à l'autorité… et tu aurais peut-être vu clair dans le jeu de ces agents.

Je désignai la porte du doigt.

— Comme l'agente Frick. Son attitude ne t'a vraiment rien rappelé ?

— Ferme-la ! lança-t-il sèchement. Ils avaient un mandat de perquisition. Tu voulais que je leur dise de dégager ?

— Tu viens de répondre toi-même à ta question.

— Hein ?

— Tu m'as dit : « Ferme-la. » Exactement. C'est ce qu'il fallait faire. Se taire. Ne rien dire tant qu'un avocat n'est pas présent.

Il resta silencieux un long moment, visiblement en train de réfléchir.

Puis je repris.

— Et il y a autre chose. Tu t'es aussi mis en difficulté parce que ni ton téléphone ni ton ordinateur n'étaient correctement chiffrés. Tant que les données chiffrées restent entre tes mains plutôt qu'entre les leurs, tu disposes d'une plus grande marge de manœuvre. Tu es moins vulnérable aux pressions.

Je marquai une pause avant de poursuivre.

— Regarde les dissidents chinois. Lorsqu'un pouvoir peut priver les citoyens de leurs moyens de protéger leurs informations et de se défendre, il lui devient plus facile d'étendre progressivement son contrôle. Les libertés se réduisent, les droits peuvent être remis en cause, et il devient de plus en plus difficile de résister ou de contester l'autorité.

C'est précisément pour cette raison que la protection de ses données et le respect des droits fondamentaux sont si importants.

— Et après ? demanda-t-il.

— Qui sait ? Un régime autoritaire peut toujours aller plus loin. Il peut commencer à considérer comme des ennemis de l'État tous ceux qui paraissent suspects : ceux qui possèdent des armes, ceux qui utilisent le chiffrement… ou simplement ceux qui dérangent. L'Histoire montre que, lorsqu'un pouvoir ne rencontre plus de limites, les conséquences peuvent devenir dramatiques.

Il haussa les épaules.

— Ouais… Mais ceux dont on parlait en Chine, ils utilisaient même pas le chiffrement, d'après ce que j'ai entendu.

Je souris.

— Peut-être que ça n'aurait rien changé pour eux. Mais, heureusement, aux États-Unis, il existe le cinquième amendement.

Un long silence s'installa.

Je cherchais un exemple plus récent.

— Regarde l'affaire entre Apple et le FBI. Les autorités voulaient créer un précédent en obtenant l'accès au téléphone d'un terroriste.

— Un précédent ? Pourquoi ça ?

— Parce qu'une fois qu'un précédent existe, il devient plus facile de réclamer le même accès dans d'autres affaires. Dans ce genre d'enquête, les autorités disposent souvent déjà d'une grande quantité d'informations : historiques de conversations, données sauvegardées dans le cloud, supports de stockage récupérés sur place… Le débat portait surtout sur la possibilité d'accéder à des appareils protégés et sur les conséquences qu'une telle décision pourrait avoir pour la sécurité de tous les utilisateurs.

Il fronça les sourcils.

— Et si ça arrivait…

— Alors le problème dépasserait largement un seul téléphone. Si une porte d'accès exceptionnelle existait, beaucoup craindraient qu'elle puisse, un jour, être utilisée ou détournée à d'autres fins. C'est pour cela que cette affaire a suscité autant de débats : il ne s'agissait pas seulement d'une enquête, mais de l'équilibre entre les besoins des forces de l'ordre et la sécurité numérique de millions de personnes.

Il acquiesça lentement.

— Ouais… Vu comme ça, je comprends mieux.

— Et puis, il est impossible de créer une porte dérobée qui ne fonctionnerait que pour un seul téléphone, poursuivis-je. Dès qu'une telle faille existe pour un modèle, elle finit par concerner tous les appareils de cette même catégorie. Si l'on ouvre une brèche pour un iPhone, c'est tout l'écosystème qui est potentiellement concerné. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles ce débat a suscité autant de controverses, y compris bien au-delà des États-Unis.

Il acquiesça lentement.

— Beaucoup craignaient qu'une telle décision ne remette en cause la confiance accordée aux mécanismes de protection des données, non seulement aux États-Unis, mais aussi en Europe et ailleurs. Une fois la confiance brisée, il est très difficile de la reconstruire.

Sous sa chemise à manches longues dépassait encore cet affreux tee-shirt du Seigneur des Anneaux. Il était toujours aussi gris, usé et imprégné de cette odeur de Bud Light Lime qui semblait ne jamais le quitter.

Au niveau du col, on distinguait à peine le visage d'un personnage. Gandalf ? Saroumane ? Impossible à dire.

Je le regardai un instant avant de reprendre.

— Là, on ne parle plus de Saroumane qui joue à l'apprenti sorcier. On parle de Sauron lui-même… en train de forger son Anneau.

— Ouais… mais moi, je ne suis qu'un type ordinaire. Un simple péquin.

— C'est justement ça, le problème. Il suffit d'un seul « simple péquin ».

Je désignai les nuages par la fenêtre.

— Imagine que tu te retrouves là-haut, dans une immense salle, entouré de ton arrière-grand-père et de tous ceux qui t'ont précédé depuis des générations. Chacun raconte avec fierté les épreuves qu'il a traversées et les choix qu'il a dû faire.

Je marquai une pause.

— Et toi… tu leur expliquerais, sans rougir, que tu as préféré laisser les autres se préoccuper de protéger leur vie privée parce que tu n'avais pas envie d'apprendre à mieux sécuriser tes données ? Que c'était plus simple de passer tes nuits sur les réseaux sociaux, à jouer sur ton téléphone ou à faire des plaisanteries douteuses, plutôt que de réfléchir aux conséquences de tes actes ?

Il baissa les yeux.

Pour la première fois depuis le début de notre conversation…

Il semblait réellement réfléchir à ce que je venais de lui dire.

— Maintenant, imagine-les secouant la tête de déception devant ce grand gamin trop fier pour prendre le temps de construire ses propres défenses. Un homme uniquement préoccupé par sa petite personne, sans le moindre égard pour ce que ses ancêtres ont défendu avant lui.

Je le regardai droit dans les yeux.

— À leurs yeux, tu manquerais de courage. Tu manquerais de sens moral. Ils te verraient comme quelqu'un qui a renoncé à ses responsabilités… quelqu'un qui préfère suivre le mouvement plutôt que de réfléchir par lui-même.

Je souris.

— Tu imagines Frodon faire ça à Elrond, Gandalf, Legolas et toute la Communauté ? Les saluer d'un geste moqueur avant d'enfiler l'Anneau et de disparaître dans la nuit ?

Il éclata de rire.

— Certainement pas !

— Moi non plus.

Je laissai un court silence s'installer.

— Quand tout se complique, ce ne sont pas toujours nos actes qui nous condamnent. Bien souvent, ce sont nos inactions. À force de ne rien faire, on finit par creuser nous-mêmes notre propre

tombe. Alors, tant qu'on est encore debout, évitons de faciliter la tâche à ceux qui aimeraient le faire à notre place.

Je lui adressai un sourire.

— En attendant, je vais t'apprendre à porter cet Anneau sans qu'il te trahisse… et à adresser un beau pied de nez à tous ceux qui rêveraient de surveiller chacun de tes faits et gestes.

Je l'observai quelques instants.

À voir son expression, quelques neurones semblaient encore essayer de rattraper le reste.

Mais ce n'était pas bien grave.

Pour finir, je décidai de lui montrer quelque chose qu'il connaissait déjà : une conférence disponible sur YouTube, son réseau favori. Elle s'intitulait « Don't Talk to Cops » (« Ne parlez pas à la police »).

Cette vidéo ne parlait ni de téléphones portables ni de Tor.

En revanche, elle expliquait très bien ce qu'il vaut mieux faire… et surtout ne pas faire… lorsque deux agents fédéraux frappent à votre porte avec un sourire poli et une longue liste de questions.

Le lendemain, je repris la leçon.

Pendant des heures, je lui transmis tout ce que je savais sur la sécurité opérationnelle : les bonnes pratiques, les erreurs à éviter et les méthodes permettant de mieux protéger sa vie privée sur un smartphone, qu'il s'agisse d'un Android, d'un BlackBerry, d'un iPhone… ou de n'importe quel autre appareil.

Et ce que je lui ai appris ce jour-là…

C'est précisément ce que je m'apprête maintenant à vous transmettre.

You've Just Finished your Free Sample

Enjoyed the preview?

Buy: http://www.ebooks2go.com